

Larreta, Enrique Rodriguez
Paroles de la veille

ENRIQUE LARRETA

Paroles de la Veille



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1915

ENRIQUE LARRETA

Paroles de la Veille



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1915

Pour extrêmement répandu qu'il paraisse, le don de l'éloquence n'en est pas moins des plus rares : c'est une observation que l'on vérifie jusque dans l'antiquité. Et à l'aube du XXe siècle, après une telle lignée d'orateurs, M. Enrique Larreta, ministre plénipotentiaire de la République Argentine, semble bien l'héritier des maîtres de la parole française. Il en a l'esprit et la chaleur, l'ampleur, l'humanisme, la sagesse. J'en appelle à la société parisienne où M. Larreta s'est conquis tant d'illustres et charmants amis ; à l'auditoire des plus graves cérémonies officielles captivé par ces discours qui eussent rendu agréables les plus durs voyages et les plus mornes banquets, puisqu'au dessert le célèbre auteur de la Gloire de Don Ramire

devait prendre la parole — et qu'elle était d'or.

Durant les grâces de la paix, ces discours dispersés du ministre de l'Argentine s'accordaient harmonieusement avec les sympathies de ses compatriotes. Aujourd'hui, dans ces heures angoissantes, alors que toute amitié pour la France nous émeut si profondément, il m'a paru opportun de réunir en une gerbe ces paroles généreuses venues de si loin et pourtant si proches. M. Larreta a bien voulu m'en donner la gracieuse autorisation. Paroles de la veille !... *Lui-même, avec sa réserve exquise, nous impose ce titre modeste, comme si ses paroles n'étaient pas de celles qui demeurent !* Paroles de la veille ! *Parmi le cliquetis des armes, n'est-ce pas comme une promesse pour l'avenir ? Et il me plaît particulièrement d'accueillir cette voix comme un écho de notre affectueuse amie, la grande et fraternelle République latine.*

E. C.

20 décembre 1914.

DISCOURS

PRONONCÉ POUR L'INAUGURATION DU PAVILLON
DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE
A L'EXPOSITION DE ROUBAIX

(9 JUIN 1911)

Mesdames, Messieurs,

La République Argentine, invitée à s'associer à cette magnifique exposition du Nord de la France, s'est empressée de témoigner son haut devoir d'amitié et de gratitude.

La ville charmante que nous venons de traverser, cette ville si prospère et dont on ne saurait dire en vérité, comme des lys des champs : « qu'elle ne travaille ni ne file » prend chez nous tous les ans plus de la moitié de la laine utilisée par ses tissages.

Ces relations commerciales datent seulement d'un demi-siècle : il y a à peine cinquante ans, en effet, que les premiers Argonautes roubaisiens ont traversé la mer pour venir chercher en Argentine la toison de nos troupeaux.

Esprits avisés, gens experts en matière de lainage, ils ont compris tout de suite que nos pampas, avec leurs innombrables moutons de belle race, deviendraient bientôt pour eux une Colchide nouvelle. A partir de ce moment, les plus grandes maisons de Roubaix-Tourcoing installèrent chez nous des entrepôts et des succursales. En même temps leurs prévoyants directeurs, pleins de foi en l'avenir de notre pays, achetaient des immeubles dans nos villes et de grands domaines dans nos campagnes.

Chaque année la ville de Roubaix-Tourcoing importe d'Argentine plus de 75 millions de kilogrammes de laine, et l'on peut évaluer aujourd'hui à des centaines de millions de francs, les capitaux roubaisiens engagés dans nos affaires. Je dois encore ajouter que ces hardis industriels du Nord de la France ne jouissent pas seulement chez nous du prestige attaché à leur grande puissance de labeur, mais aussi d'un renom très mérité de loyauté et de droiture et que nous pourrions assurément les

appeler, dans le mode espagnol et pittoresque, les hidalgos du travail.

Le temps nous a été bien mesuré, Messieurs, pour édifier ce pavillon et y disposer toutes choses. Aussi, est-ce faire, à mon avis, le meilleur éloge de l'intelligence et de l'activité des organisateurs, si bienveillamment aidés par les autorités locales, que de signaler tout simplement aujourd'hui, d'un geste étonné, ce palais charmant, bâti en si peu de jours et dans lequel, grâce à leur prestigieuse présentation, les graines les plus humbles prennent un aspect de pierreries.

A coup sûr, c'est une chose fort utile pour le développement des rapports industriels, qu'une manifestation de cette sorte où on expose amplement les produits d'un sol étranger ; c'est aussi une chose belle, pleine de noble poésie. Voici des étalages, Messieurs, qui auraient fait certainement la joie de Virgile. Et qui d'entre nous, n'est pas sensible aux charmes de ces graines, brunes, rouges, dorées, où sommeille la mystérieuse anxiété de la

Nature. Un souffle, pour les disperser, un peu de terre pour les recevoir, et tous ces petits riens deviendront, en quelques mois, des créatures épanouies et frémissantes.

Mais, pour nous, fils du pays lointain, qui envoie en France, les échantillons de ses récoltes, une émotion plus précise s'ajoute à cette poésie un peu trop générale, dont j'ai été tenté de murmurer l'églogue. C'est notre terre, notre terre natale qui est ici représentée, dans tout ce qu'elle a de plus essentiel. Cet ensemble si ordonné, si méthodique exprime, en effet, d'une façon saisissante la fécondité multiple et prodigieuse de notre pays, de ce pays, le seul, Messieurs, qui contienne dans ses vastes frontières tous les climats du monde et auquel le Créateur s'est plu à donner, vous avez dû le remarquer sur la carte, la forme symbolique d'une corne d'abondance ; de ce pays enfin, où grâce à la richesse du sol, à la bénignité du climat et aux qualités de la race, on verra éclore, dans un avenir prochain, une grandeur nouvelle pour la latinité.

Et quelle joie pour nous, Messieurs, que de pouvoir contempler ici, en terre de France, cette expression frappante de notre vitalité et de notre travail. Vous connaissez très bien, mes chers compatriotes, les liens de toute sorte qui nous attachent si heureusement à ce pays généreux, l'importance grandissante de nos rapports réciproques, et combien nous lui devons, d'idées élevées et fécondes, dans l'organisation de notre société et dans la culture de notre esprit, ces idées de France, dont toute la terre est semée, graines ailées, graines voyageuses comme celles qui doivent à leur aigrette de légèreté et de grâce, de s'élever dans les airs et de parcourir le monde.

Et maintenant, j'adresse un remerciement à M. le Maire de Roubaix pour l'accueil si bienveillant qu'il vient de nous réserver ; à M. le Préfet la prière de porter au Gouvernement de la République, le témoignage de notre reconnaissance.

Merci encore à M. le consul général Llobet, à MM. les commissaires généraux Nelson

et Ségard, à M. Girola, à tous les organisateurs enfin de ce beau pavillon que je suis heureux et fier d'inaugurer aujourd'hui au non du Gouvernement de la République Argentine.

DISCOURS

PRONONCÉ A BOULOGNE-SUR-MER
AU MOMENT DE L'EMBARQUEMENT DE LA DÉPOUILLE
MORTELLE DE DON JOSÉ C. PAZ

(17 JUIN 1912)

Monsieur le Secrétaire Général,
Monsieur le Maire,
Messieurs,

Pour ceux qui placent au-dessus de tout dans leur conception de la vie les sentiments chevaleresques, cette dépouille mortelle est une vraie relique de la loyauté, de l'honneur.

M. Paz avait, en effet, il faut le reconnaitre, une âme loyale et courageuse, et sa grande énergie ne fut certainement que l'expression d'une ferme conscience, toujours excitée par l'idéal.

Le grand journal *La Prensa*, qu'il créa si modestement vers l'année 1870 et qui est depuis devenu un des plus puissants journaux du monde, est né d'une ardente et patriotique aspiration de jeunesse et je ne vois, dans l'extraordinaire développement de cette œuvre,

qu'un résultat direct de la volonté de puissance et de droiture de son fondateur.

C'est une des belles choses de cette vie que ces réussites grandioses qui viennent couronner parfois, avec le temps, l'audacieuse chimère désintéressée d'un jeune étudiant riche seulement de rêverie et d'orgueil.

J'aime surtout à méditer ces beaux moments de l'histoire antique où toute la fortune de la Grèce revient aux mains pures d'Aristide.

Ce n'est certainement pas l'occasion d'honorer les hautes qualités d'esprit et de cœur de M. Paz par un récit de sa longue vie toute pleine de philanthropie et de clairvoyance.

Ce drapeau qui enveloppe maintenant son cercueil, sous le rayonnement d'immortalité de notre grand héros San Martin, dans cette ville de Boulogne chère à notre patriotisme ; les paroles si touchantes qui viennent d'être prononcées, et, enfin, cette garde d'honneur formée par des soldats français, ces soldats qu'on nous apprend à considérer dans nos écoles comme les fils aimés de la gloire, voici,

Messieurs, le plus bel hommage qu'on ait pu rendre à M. José C. Paz, l'ami enthousiaste de la France, grand patriote et lutteur sans reproche, dont la vie fut un exemple magnifique de cette mâle énergie créatrice de bien-être, de confiance, et, comme vient de dire l'illustre écrivain Jules Claretie : d'hygiène morale.

Je remercie le Gouvernement de la République de ce nouveau signe d'amitié envers notre pays et me fais l'interprète de mon Gouvernement en adressant l'expression de ma vive reconnaissance à M. le Secrétaire général de la Préfecture, à M. le Maire, à M. le Président de la Chambre de commerce, à M. Jules Claretie et à M. Victor Margueritte pour l'hommage si éloquent qu'ils viennent de rendre à la mémoire de M. José C. Paz.

DISCOURS

PRONONCÉ AU BANQUET FRANCE-AMÉRIQUE

(17 MAI 1913)

Voici encore une belle manifestation d'amitié franco-argentine. A quel mouvement mystérieux et profond de sympathie obéissons-nous ? Je crois qu'en dehors des relations politiques ou protocolaires, il n'y a pas aujourd'hui deux pays plus amis, plus vraiment amis, que la France et la jeune République que j'ai l'honneur de représenter parmi vous ; deux pays qui soient poussés l'un vers l'autre par une attraction plus spontanée, plus cordiale, par une attraction plus riche en étincelles d'intelligence et de joie.

Certains diront peut-être que tout cela ne tient qu'à des raisons purement utilitaires ; qu'il y a, d'un côté, une immense épargne disponible ; de l'autre, une fabuleuse richesse en denrées nourrissantes, c'est-à-dire que notre amitié s'explique par des raisons d'intérêt ou de gourmandise. Eh bien ! c'est faux.

Le placement des capitaux français en Argentine prend de jour en jour une importance plus considérable, je suis ici pour le savoir, mais n'oublions pas qu'il y a là un phénomène d'une date toute récente, qui n'est nullement en rapport avec l'énorme influence que vous exercez depuis longtemps sur nos idées, sur notre culture générale, sur nos aspirations. Cette fois, il faut en convenir, le livre a précédé l'argent, l'homme d'affaires a suivi le professeur. Voilà une méthode bien française et qui est tout à l'honneur de votre pays, Messieurs.

Écoutez ceci : ce fut un Français, M. Laroque, qui, le premier, dirigea, il y a plus d'un demi-siècle, ce fameux collège de Concepcion del Uruguay où firent leurs études la plupart de ceux qui ont illustré, dans les derniers temps, la politique argentine. Le Collège National de Buenos Aires, notre Sorbonne, fut fondé aussi par un Français, M. Amédée Jacques, l'ami de Jules Simon et de Paul Janet, avec lesquels il écrivit un *Traité de philosophie spiritualiste* où plusieurs générations argentines pui-

sèrent une intense idéalité, qui est devenue maintenant pour nous fort opportune. Le lieutenant Bœuf était encore un Français ; il fonda l'école de la Marine et l'observatoire de la Plata. Et, enfin. Messieurs, c'est également un Français qui dirige depuis trente ans notre Bibliothèque Nationale, M. Paul Groussac, un Toulousain, naturellement, merveilleux écrivain en langue espagnole et en langue française et dont le grand talent nourri et discipliné exerce sur toute notre vie intellectuelle une sorte de police despotique et salutaire.

J'ai cité au hasard et avec joie ces noms propres. Les noms propres d'ailleurs ont une grande qualité littéraire, ils abrègent les discours et sont parfois le meilleur raccourci de la pensée.

Il faut le dire bien haut, l'éclosion de notre prospérité dans ce qu'elle a de plus digne est en grande partie un triomphe magnifique du génie civilisateur de la France. Votre lumière a éclairé et animé notre matin. Ah oui ! pour les idées grandes, pour les œuvres généreuses et

fécondes, le génie français est une aurore toujours renaissante et c'est avec raison que votre race prit comme emblème le coq au chant animateur, l'oiseau irisé et fier que votre grand poète Edmond Rostand a si noblement exalté dans une des plus hautes et belles conceptions de la poésie contemporaine.

Dès les premiers jours de notre vie indépendante, et à votre insu peut-être, nous avons reçu de vous la clarté et la chaleur de la pensée ; respiré avec véhémence les fleurs de votre culture d'une souche toute latine ; écouté, suivi, admiré la parole, le geste, le cri de la France.

Pour nous, vous êtes les vrais héritiers de la Grèce dans le monde moderne. Jamais, à aucun moment de l'histoire, le don d'intelligence ne fut plus répandu et plus étonnant qu'il ne l'est à présent dans votre pays ; jamais la passion critique et raisonneuse ne trouva pour s'exprimer un langage plus vif, plus spirituel, plus coloré. Aucun peuple ne fut jamais plus apte au jeu subtil de la raison et aux com-

préhensions les plus diverses de la science, de l'art et de la vie tout entière dans ses austérités et ses jouissances.

Quant à moi, je crois voir s'élever, au milieu de cette cité bienheureuse des esprits, une nouvelle incarnation de la Minerve antique, une Pallas lutétienne, au doux regard pensif et malicieux, armée de la lance héroïque, et portant toujours sur son casque corinthien l'aigrette, cette même aigrette étincelante qui signalait aux marins de la mer Égée l'emplacement d'Athènes, cette même aigrette de charme et de soleil qui adornait l'Acropole et qui servait surtout à tenter au loin la curiosité des voyageurs.

Oui ! la belle harmonie symbolisée par les attributs d'Athéna pacifique et guerrière, vous avez su la maintenir ici dans toute la sagesse et la noble mesure des forces dominatrices.

Admirable équilibre de joie et de travail, d'ordre et de fantaisie, de grâce et de puissance, de génie et d'héroïsme que nous voudrions reproduire un jour dans nos cités d'au delà

l'océan, ruches nouvelles de la latinité. Car nous sommes aussi des Latins, des Latins espagnols; nous n'aimons pas qu'on alourdisse la pensée par la force matérielle. nous n'aimons pas non plus que, comme les gens de Sybaris, on apprenne aux chevaux de guerre à danser au son de la flûte.

Je remercie l'éminent homme d'État, M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, ainsi que notre fidèle ami M. Baudin, ministre de la Marine, d'avoir bien voulu honorer de leur présence cette fête franco-argentine, et permettez-moi de boire avec vous au bonheur de mon cher compatriote, S. Exc. M. Lainez. Je salue en lui le travailleur infatigable, le parlementaire, l'écrivain. Sa vie est un bel exemple de courageuse activité, de zèle patriotique, de large semaille intellectuelle. En dehors de ses qualités d'homme politique, on reconnaîtra un jour en lui l'artiste qui, mieux que tout autre, sut faire repousser, à travers la culture cosmopolite, la souche authentique et vivace de notre génie national.

Je bois aussi au bonheur du président du Comité France-Amérique, le grand écrivain et le meneur d'idées incomparable, de M. Hanotaux, notre ami providentiel, capitaine intrépide de trois caravelles qui portent inscrit à leur proue : La Courageuse, la Pensive, la Courtoise.

DISCOURS

PRONONCÉ AU BANQUET MENSUEL
DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

(9 MARS 1914)

Je vous remercie, Monsieur[1], pour les nobles pensées que vous venez d'exprimer en l'honneur de mon pays et du président Saenz Peña. Je vous remercie également, en ma qualité d'homme de lettres, de tant de charmante et confraternelle injustice à mon égard.

En effet, Monsieur, comme vous venez de le dire, le Parlement argentin, par une loi de l'année 1910, a reconnu aux œuvres étrangères littéraires et artistiques le droit de propriété que notre Constitution accordait déjà aux œuvres nationales. J'ai plaisir à rappeler ici que cette loi fut votée en présence de M. Georges Clémenceau. L'article dernier en a fixé le souvenir par un très juste et sympathique hommage. Il y est dit : « La présente loi sera désignée sous le nom de loi Clémenceau » ; ce qui vaut, je le pense, le plus beau des cachets de plomb ou de cire.

1. M. Georges Lecomte.

Avant la promulgation de cette disposition législative, on jouissait chez nous, en matière littéraire, d'un état paradisiaque, si je puis m'exprimer ainsi : hormis les œuvres indigènes rien n'était à personne, ce qui revient à dire que tout était à tout le monde, dans le vaste trésor de la littérature universelle. N'importe qui pouvait traduire et publier à son compte les productions d'un de vos poètes d'aujourd'hui, tout comme celles d'un poète grec de la dixième olympiade. On vous jouait du Bernstein ou du Capus comme on aurait pu jouer les tragédies antiques ; ce n'était guère plus coûteux qu'Euripide ou Sophocle.

C'est grâce à cette coutume que nous avons pu rattraper en peu de temps la vieille Europe dans sa culture lente et séculaire. C'était un régime excellent. Nous l'avons abandonné dans un souci de droiture, mais non sans un petit air ennuyé qui, somme toute, nous honore.

J'apprends que nos voisins, nos amis du Brésil, dont la haute culture se trouve si bril-

lamment représentée ici, viennent de signer avec la France une convention par laquelle la propriété littéraire est mutuellement établie.

Il faut reconnaître, avec le Candide de Voltaire, que le Nouveau Monde est le meilleur des mondes possibles. Vous pourriez me répondre, il est vrai, que Candide risqua cette affirmation avant de débarquer à Buenos Aires, où, comme vous le savez, Messieurs, le gouverneur de la ville lui enleva Cunégonde. Mais, lorsqu'il s'agit de cette propriété-là !...

Merci encore, Monsieur Georges Lecomte, d'avoir bien voulu me convier à cette fête charmante d'une société qui, présidée par un homme de votre valeur intellectuelle et morale, réunit tant de brillants écrivains. Il est bon que ceux qui exercent le dur et prodigieux métier de tirer de leurs rêves cette chose impalpable, plus animée que la vie et plus belle parfois que la nature, resserrent entre eux des liens de solidarité et de défense.

La gloire littéraire n'a jamais été plus dominatrice qu'aujourd'hui, mais, il faut en conve-

nir, à aucun moment, elle ne fut plus mesquinement harcelée par le vulgaire.

« Ne pouvant pas l'aveindre, vengeons-nous à en mesdire », c'est le mot de Montaigne.

L'auréole de la sainteté a perdu son éclat, les couronnes martiales n'ont plus de champ ni d'aventure, et on dirait qu'il ne reste que les lauriers d'Apollon pour les apothéoses de la Renommée; c'est pour cela, sans doute, qu'ils exaspèrent davantage l'envie et la médisance du monde. Toute petitesse est aujourd'hui permise contre la gloire d'un grand écrivain et, tandis qu'on rêve, qu'on aime, qu'on voyage selon les beaux livres, on poursuit leurs auteurs de je ne sais quelle vilaine inimitié, de je ne sais quelle antipathie caqueteuse et impitoyable.

Combien ne serait-il pas et plus juste et plus digne d'entourer d'une respectueuse gratitude la vie ou la mémoire de ces grands artistes, de ces êtres inspirés qui enchantent la route, qui peuvent devenir l'orgueil d'une race et sa ver-

deur immortelle, qui sont peut-être la plu grande raison des exploits de ce monde !

Homère, poète sans modestie, disait, déjà :

« Les dieux disposent des destinées et décident le triomphe ou la chute des hommes, afin que des générations futures puissent composer des poèmes et des hymnes. »

Je bois à la prospérité de la Société des gens de lettres et au bonheur personnel de son digne président, M. Georges Lecomte.

Je bois aussi, et de tout cœur, à la santé de M. Louis Barthou, qui nous honore de sa présence. Je lui dois, je tiens à le dire, une grande joie de l'esprit. Je viens de savourer, lors d'un récent séjour près du Béarn, aux bords du golfe de Gasgogne, son livre magistral sur Mirabeau. J'admire cette œuvre, où le document prend la palpitation de la vie et où l'imagination accentue et respecte, à la fois, le contour de la réalité.

Jamais la figure du grand orateur ne nous fut présentée d'une manière plus saisissante.

Elle se détache, elle remue dans ce livre, elle est entourée d'atmosphère, comme dirait un peintre, j'ajouterais même qu'elle est entourée d'orage, qu'on sent déjà autour d'elle la tumultueuse, la terrible rumeur...

A M. Louis Barthou, à l'homme de lettres, au bibliophile, à l'illustre confrère.

DISCOURS

PRONONCÉ
AU BANQUET DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

(26 MAI 1914)

Monsieur le Président[1],

Messieurs,

Lorsqu'il y a quelques jours, vous avez eu la bienveillance de m'inviter à présider ce banquet de « La Critique Littéraire », j'en ai trouvé l'honneur tellement au-dessus de mes pauvres mérites personnels, que je me suis mis à chercher quelque raison d'ordre général capable de justifier et de faciliter mon acceptation. On trouve toujours, en toute chose, une raison d'ordre général, et c'est le propre de la tentation, vous le savez, Messieurs, d'être logicienne habile et flatteuse. Je me suis dit : Ces Messieurs ont tous, certainement, le sens de l'oportunité puisqu'ils sont des critiques ; ils veulent, sans doute, exprimer par leur choix un sentiment qui les honore : l'hospitalité intellectuelle de la France et je ne

1. M. Francis Chevassu.

saurais me soustraire au plaisir de leur servir de symbole.

Votre pays, Messieurs, et en particulier votre radieuse capitale, pourraient se vanter de bien des choses, nous le savons : mais je crois qu'il faudrait toujours placer parmi leurs plus hautes vertus cette admirable hospitalité de l'esprit dont je viens de parler. Vous mettez, vous-mêmes, trop de naturel et de grâce dans votre accueil pour en calculer les bienfaits et les décrire ; mais si l'on pouvait réunir tous ceux qui viennent chez vous, libérer et fortifier leur inspiration, on entendrait, c'est certain, au milieu d'une clameur unanime de reconnaissance, plus d'un récit émouvant de rédemption et de triomphe.

Mais, hâtons-nous de le dire, pour ces esprits-là, Paris n'est pas dans les splendeurs matérielles de votre cité et beaucoup moins dans ses vaines jouissances, dont peut se passer toute âme altérée d'idéal ; Paris, pour eux, c'est votre ambiance spirituelle, si propice à la respiration de la pensée ; Paris, pour eux, c'est votre fièvre

dialectique, votre ironie impitoyable contre l'esprit de bètise et de lourdeur, votre sensibilité enthousiaste pour toute œuvre géniale, d'où qu'elle vienne ; Paris, pour eux, c'est votre critique large, subtile, résonnante, imaginative et féconde, à son tour ; enfin, Messieurs, Paris, pour eux, c'est vous-mêmes.

Et quant aux vrais artistes qui luttent encore dans tous les coins du monde étouffés par les fausses gloires qui les étreignent, ou par les grosses jalousies de l'ignorance, ah ! je sais ce qui représente, dans leurs esprits affamés de justice, le signe de salut que leur envoie de loin votre déesse favorable, cette Pallas, cette Minerve lutécienne, comme je tiens à l'appeler, et que notre sympathie reconnaissante voudrait voir se dresser un jour, en marbre et en or, gracieuse et pensive, dans quelque lieu choisi de l'Ile de la Cité, entourée de myrtes et de platanes qui rappelleraient le jardin d'Académus, et placée de telle sorte que les ondes de votre fleuve pussent porter sa magique irradiation aux grandes eaux universelles de la mer !

L'observation de la vie des écrivains et des artistes m'a fait penser bien des fois, Messieurs, qu'il y a des drames aussi cruels que ceux qui affligent notre cœur : ce sont les drames de l'intelligence, les souffrances d'une noble inspiration découragée ; seulement, comme ces souffrances sont uni-personnelles et qu'elles isolent plutôt qu'elles ne rapprochent, elles restent souvent ignorées du vulgaire et accumulent et couvent leur poison dans les cavités les plus secrètes de la conscience.

Contre ces douleurs il n'y a rien de comparable, paraît-il, à la drogue fine que vous offrez au pèlerin dans vos fioles rabelaisiennes : je veux parler des précieux excitants de votre esprit critique. Mais est-ce que cet esprit critique ne serait-il pas imprégné chez vous d'indulgence aveugle ou de douceur compatissante ? Non, certes ; et c'est justement parce qu'il est à l'ordinaire railleur ou dédaigneux que ses rares consécrations gardent toujours et leur valeur et leur éclat.

Disons pour finir, Messieurs, que dans ces

derniers temps, la critique littéraire est devenue en France un art splendide. Aussi colorée, aussi inventive, aussi vivante que l'œuvre du romancier ou du poète, elle prend comme sujet, plutôt qu'elle n'analyse, les belles créations ; elle y promène sa jouissance, elle les entoure de nouvelles rêveries, elle les surpasse parfois en grâce, en inspiration, en profondeur. Jadis les cours de littérature ne décrétaient qu'un écrivain avait du génie que s'il avait composé un beau poème épique ; de nos jours nous allons jusqu'à reconnaître qu'il y a, au moins, autant de génie dans l'œuvre critique de M. Taine que dans « Le Roland furieux » de l'Arioste.

Et que vous êtes déjà loin de la pétulance dépitée et affirmative ! Ayant fait le tour de toutes les idées et de toutes les fantaisies, votre critique goûte les genres de beauté les plus contraires. Elle aime le précis et le vague, la polissure et l'âpreté, aspire avec la même allégresse le parfum du lys religieux et celui de la rose lascive, apprécie la grandeur de certains défauts et s'irrite souvent de la fadeur de certaines

perfections. Je crois que les tapisseries de la Licorne du Musée de Cluny la rendent mélancolique. Elle sait regretter, devant ces figures ingénues et sublimes, la divine fraîcheur de l'imagination et se demande à elle-même si trop de raison et trop d'habileté n'entraînent pas, en matière d'art, la stérilité et la vieillesse.

Il est certain que votre philosophie de l'art se colore et s'enrichit dans l'hésitation aux changeantes lueurs. Toujours méfiante de la sincérité des formules trop exclusives, elle n'oublie pas que « l'homme en tout et partout, selon le mot de Montaigne, n'est que rapiècement et bigarrure ». Enfin, Messieurs, comment ne pas célébrer la supériorité d'une critique qui ne craint ni de flotter ni de fléchir, qui regarde la certitude comme le point mort de l'esprit, et reconnaît dans le doute la plus excitante et féconde faculté de notre intelligence.

Il y a pas mal de gens qui prétendent, je le sais, que la critique est inutile, que l'art n'a que faire de ses confuses tracasseries, que les plus beaux chefs-d'œuvre furent composés lorsque

la critique n'avait pas encore organisé ses tribunaux contradictoires ; eh bien ! Messieurs, si, à tout ce que je viens de dire, il fallait ajouter que la critique est inutile, dans le sens positif du mot, ce ne serait qu'une raison de plus pour la placer parmi les plus belles choses de ce monde.

Permettez-moi, Messieurs, de remercier, tout particulièrement, des paroles si touchantes qu'il vient de m'adresser, votre président, M. Francis Chevassu, que j'aime en ami et que je considère, par la clarté vivace de son style et par sa riche et profonde fantaisie de penseur et d'artiste, l'un de vos meilleurs écrivains.

Je le remercie encore et vous remercie tous, Messieurs, d'avoir bien voulu me convier à cette réunion confraternelle.

Auteur au milieu de critiques, nouveau Daniel, sain et sauf, j'emporterai d'ici, je vous l'assure, une des plus heureuses satisfactions de ma vie littéraire.

DISCOURS

PRONONCÉ
AU BANQUET OFFERT A M. EUGENIO GARZON
PAR LES SUD-AMÉRICAINS

(23 DÉCEMBRE 1908)

Nous vous devions depuis longtemps, Monsieur, ce témoignage de notre reconnaissance.

Votre œuvre, au *Figaro,* dans l'intérêt de l'Amérique latine, est une œuvre d'art et un chef-d'œuvre de tact, de noble sagacité et de prévoyance. Ne vous étonnez donc pas si elle produit sur certains esprits l'illusion trompeuse de la facilité, comme tant d'autres chefs-d'œuvre. Quant à moi, j'avoue franchement, Messieurs, que si j'avais rencontré M. Garzón il y a six ou sept ans, se promenant rêveur, quelque soir, sous les fenêtres éclairées du *Figaro,* et qu'il m'eût alors confié ses intentions, j'aurais cru, vraiment, qu'il délirait. Et il délirait, peut-être, mais du délire des inspirés et des bienfaiteurs.

Il a dû lutter alors, M. Garzón, d'un côté pour se défendre des mauvais « bons conseils » de ses amis, de l'autre pour rassurer l'étonne-

ment qu'il a dû provoquer en proposant sa collaboration exotique.

En ce temps-là, il était, au boulevard, un inconnu. C'est vrai qu'il pouvait faire suivre son nom de sa qualité d'ancien sénateur de l'Uruguay ; mais est-ce que ceci ne contribuait pas encore à ajouter plus d'ombre autour de sa personne, la rendant plus mystérieuse dans un pays comme celui-ci où l'on a le bon goût funeste d'ignorer, à demi, la géographie universelle ?

Par contre, il a dû retrouver bientôt les hautes qualités de l'âme française. Le Français, qui éprouve toujours un premier mouvement de méfiance salutaire devant toute entreprise nouvelle, sitôt qu'il reconnaît l'excellence ou la noblesse d'un effort, n'importe d'où qu'il vienne, est l'homme du monde le plus hospitalier, le plus généreux, le plus loyal.

J'ai dit le plus hospitalier, c'est trop peu, puisqu'on sait très bien que les Français s'en vont dénicher partout, des célébrités étrangères pour les amener dans la lumière rayonnante et

leur offrir le sacre de cette ville, sans lequel toute couronne de gloire reste obscure et suspecte.

Nous voici enfin, grâce à l'effort de M. Garzón et à la bonne volonté de la direction du *Figaro*, favorisés par la meilleure propagande qui ait jamais été faite pour nos pays en Europe. Et il faut le dire bien haut : il ne s'agit pas d'une réclame, nous n'en avons pas besoin, mais d'une propagande sobre, digne, aux beaux chiffres, faite dans ce journal d'une tradition illustre, miracle quotidien de la presse contemporaine, où l'on lit de simples aperçus aussi finement ouvragés que les pages d'un beau livre, dans ce journal, enfin, rédigé par des penseurs et des artistes. Des hommes tels que M. Gaston Calmette, avec son style concis et puissant et tant de bon goût dans le courage, des hommes comme Loti, Vogüé, Capus, Vonoven, Beaunier, Chevassu, Huret, Bourdon, Zamacoïs, Glaser, Ballot, Berr, Lautier, et tant d'autres, font de l'admirable journalisme avec la facilité dont un grand peintre ferait des affiches ravissantes.

Ce n'est pas mépriser le journalisme, oh ! non. J'admire la presse, et surtout *la bonne*, étant un auteur ; mais j'avoue que je me plaignais autrefois, par fidélité et par élégance, de ce qu'elle enlève à la littérature. Vous le savez très bien, le journalisme fait d'une source naturelle une fontaine publique, la forçant à remplir indéfiniment le gobelet municipal et populaire, sans la laisser féconder librement les terres de l'esprit ou former le lac intime où la nature se regarde. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Je n'en sais rien et n'aime pas philosopher sur les choses du présent ; car l'homme n'a jamais rien compris de ce qui se passe en son temps, devant ses yeux.

Il me reste à vous dire que nous reconnaissons tous les hautes qualités intellectelles et morales de M. Garzón et qu'il aurait été très difficile de trouver parmi nous une personne aussi apte à remplir la tâche que lui-même a conçue. Quoiqu'il ait du talent comme écrivain et comme homme du monde, tout le monde l'aime. A Buenos-Ayres, on l'entourait d'autant

de sympathie qu'à Montevideo, sa ville natale.

Il représente hautement les plus nobles qualités de notre race. Le feu des guerres barbares et cet autre feu, plus dangereux encore, de tous les vices civilisés qu'il a dû coudoyer dans sa vie, n'ont fait que relever et fixer les belles couleurs, les riches émaux de son âme espagnole.

Il est le fils d'un héros, d'un héros qui joua dans notre Iliade le rôle d'un Patrocle. Soldat sans tache, le général Garzón fut un lion dans la mêlée et en même temps, un esprit de concorde et de sagesse, dans une armée turbulente.

Notre cher ami, Messieurs, est le digne héritier de ces vertus traditionnelles. Sa personne évoque pour moi tout ce qui, dans la vieille Espagne, servait à signaler de loin le sang noble et l'honneur. Je crois voir parfois sur ses épaules le noir manteau de velours, avec la croix de Saint-Jacques ou de Calatrava brodée sur le côté gauche en soie rouge. Quand il marche, je rêve à la rumeur des éperons d'or des anciens chevaliers de Castille, et s'il porte aujourd'hui le monocle, c'est, sans doute,

parce que ce morceau de cristal fait relever la tête avec le même geste hautain et imposant, que suscitait au visage la plume fantasque entourant le chapeau et retombant en arrière.

Né, au seizième siècle, en Espagne, l'ardeur de son âme l'aurait poussé vers les aventures héroïques ; il aurait, alors, j'en suis sûr, découvert et conquis des Eldorados et des Florides ; mais comme il ne reste rien à découvrir aujourd'hui, — la cupidité humaine étant beaucoup plus vaste que le monde, — il décida de vous conquérir vous-mêmes, Messieurs, pour la cause de l'Amérique latine : et cette entreprise, non sanglante, n'était pas, à mon avis, plus facile, ni moins digne et féconde.

Nous sommes tous très contents, très fiers de son succès et nous savons très bien que sa propagande n'égarera personne poussant l'épargne française vers nos pays.

Disons-le franchement, le capital français a toujours été chez nous inconstant et timide. Le Français manque, à mon avis, dans les affaires, de la supériorité... de l'homme inférieur.

On se souvient trop peut-être ici de nos époques de crise et de violences. Mais on sait très bien que ces violences ont été partout le prix nécessaire de la paix et de l'ordre ; je crois même que le Seigneur n'est arrivé à créer l'harmonie parfaite de l'Univers, qu'en se servant d'explosifs épouvantables, qu'on n'a pas encore découverts, heureusement.

Je devine, mon cher ami, votre pensée de cet instant : vous ne voulez pas que je dise seulement pour terminer : « Je lève mon verre à la santé de M. Garzón ! » mais que j'ajoute aussi, et je le fais avec un grand plaisir : « Je lève mon verre à la santé et au bonheur de M. Gaston Calmette et de tous vos collègues du *Figaro*, et surtout à la gloire de cette France, la nation la plus puissante de la terre, puisque la vraie mesure des choses, suivant l'expression de Pascal, est dans la pensée ; de cette France, enfin, que nous aimons tous, ici d'un amour enthousiaste et dont nous venons, pèlerins de l'art, recevoir sur notre front, le baiser de grâce et de lumière.

TABLE DES MATIÈRES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

BÉDIER (J.). **Les fabliaux**. In-8 .... 12 fr. 50

— **Les légendes épiques**. Recherches sur la formation des chansons de geste. 4 vol. in-8. *Grand prix Gobert et grand prix J. Reynaud à l'Académie française* .... 26 fr.

BRATLI (Ch.). **Philippe II, roi d'Espagne**, étude sur sa vie et son caractère. In-8, 8 gravures et un fac-similé .... 7 fr. 50

CHAMPION (Pierre). **Vie de Charles d'Orléans**. In-8, pl. 2e *prix Gobert à l'Académie française* .... 15 fr.

— **François Villon**, son œuvre et son temps. 2 vol. in-8, planches. *Grand prix Gobert à l'Académie française* .... 20 fr.

CLERMONT-TONNERRE (E. de). **Histoire de Samuel Bernard et de ses enfants**. In-8 et planches .... 10 fr.

CHATEAUBRIAND. **Correspondance générale**. 4 vol. in-8 parus sur 8 (en souscription)........................ Le vol. 10 fr.

CHÉNIER (André). **Œuvres inédites**. Édition A. Lefranc. In-8 (presque épuisé)...................................... 7 fr. 50

GROUSSAC. **M. Clémenceau et la République Argentine**. In-8 .... 1 fr. 50

GÉRARD DE NERVAL. **Œuvres complètes**, publiées sous la direction d'Edouard Champion, en 15 vol. in-8. En souscription (*modèle Stendhal*)................................. Le vol. 7 fr. 50

MAURRAS (Ch.). **Anthinea**. D'Athènes à Florence. Nouvelle édition, in-8 carré.... .... 3 fr. 50

— **Trois idées politiques. Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve**. Nouvelle édition, in-16 jésus .... 2 fr.

MOREL-FATIO (A.), de l'Institut. **Études sur l'Espagne**. 2e série, 2e éd in-8o.. 6 fr.

Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIIIe siècle, d'après la correspondance inédite du comte de Fernan-Nunez avec le prince Emmanuel de Salm-Salm et la duchesse de Béjar.

NAPOLÉON. **Ordres et apostilles** (1799-1815), publiés par Arthur Chuquet, *membre de l'Institut*. T. I, in-8 de 400 pages, avec notes et index, 7 fr. 50. T. II, in-8, 668 p., 10 fr. T. III, in-8, 656 p., 10 fr. T. IV, 659 p .... 10 fr.

Ouvrage complet et terminé.............................. 37 fr. 50

PARIS (Gaston). **Mélanges de littérature française du moyen âge**, publiés par Mario Roques. 1 fort vol. gr. in-8............. 25 fr

STENDHAL. **Œuvres complètes**, publiées sous la direction d'Édouard Champion. 5 vol. in-8 parus avec planches (sur 35) et *épuisés*. Restent seulement quelques exempl. sur Hollande.... Le vol. 20 fr.